

Le regard qui dérange...

« Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre toujours en même temps comme une fin, et jamais simplement comme un moyen »

Emmanuel KANT

INTRODUCTION

Ceux qui travaillent de près ou de loin avec des personnes “différentes” de toutes les autres sont toujours confrontés à la question du regard.

Sans cesse, même dans la vie de tous les jours, nous sommes confrontés au regard de l'autre, au regard des autres. À ce moment surgissent des tas de questions qui touchent aux relations humaines. Il me semble qu'autour de ces questions fondamentales qui font appel à quelque chose de l'ordre de l'humain se situant au plus profond de nous-mêmes, il y a un certain brouillard...

Comme s'il y avait un épais nuage de non-dits, quelquefois de dits, des représentations en tout genre autour de ce qui attire l'attention sur ce qui est différent, étrange, incompréhensible.

Quelquefois j'ai l'impression que le monde entier est recouvert de ce nuage d'incompréhension sous lequel les uns sont contents de ne pas être à la place des autres. Ces derniers sont d'ailleurs très rapidement “rangés” derrière des étiquettes : on les nomme les inadaptés, les défavorisés et de plus en plus on parle de handicapés...

Lily Ennesser

**Chef de service, Fondation Sonnenhof
Bischwiller (67)**

Le mot handicapé donne un statut non évolutif qui fige, permettant ainsi de mieux s'en distinguer et peut-être s'en protéger... Sait-on jamais si le handicap était contagieux ? J'exagère sans doute dans mes propos mais quand je pense à ce regard dont je vais relater l'anecdote et tous ces autres regards rencontrés durant une longue carrière professionnelle, je ne peux que me révolter, me révolter contre la non acceptation des personnes pas comme les autres qui ne demandent d'ailleurs qu'une chose : être considérées comme des êtres humains à part entière...

Je suis bien consciente que je ne suis nullement à l'abri et que mon propre regard m'amène à juger, critiquer, interpréter, nommer, classer, bref enfermer les personnes dans des "cases", des clichés. Mais j'essaie tout au moins de m'interroger sur mes actes, mes pensées et c'est pourquoi j'ai voulu faire cet écrit qui relate une expérience personnelle.

Pour illustrer ce qu'un simple regard peut susciter comme réflexion auprès d'un éducateur qui s'occupe de personnes handicapées mentales très dépendantes, je vais tout d'abord restituer une anecdote en essayant dans une deuxième partie de l'analyser à travers un questionnement. Ensuite, je vais étudier les conséquences liées à cette petite histoire en proposant des pistes de réflexion à travers le rôle de l'éducateur et celui de la société. Mes réflexions vont s'étayer sur mon expérience professionnelle qui s'étale sur plusieurs années mais je vais essayer de les élargir et peut-être les éclaircir grâce à des apports plus théoriques.

I - L'ANECDOTE - *Les faits*

Je prends mon service à quatorze heures dans une maison d'accueil spécialisée accueillant douze femmes handicapées mentales profondes. À la lecture du rapport journalier, je me rends compte que les livres empruntés chaque mois à la bibliothèque municipale de la ville n'ont pas encore été rendus alors que c'est le dernier délai.

Je suis donc obligée d'improviser une sortie à la "va-vite" car la voiture de service n'est disponible qu'un court moment. Je propose à Catherine, une jeune femme de 38 ans, handicapée mentale profonde, de m'accompagner afin d'échanger les livres. Très rapidement, je lui demande de chercher sa veste, de mettre ses chaussures. Un coup d'œil furtif pour m'assurer que Catherine est convenablement habillée et je "l'embarque" pour la bibliothèque. J'aide Catherine à entrer à l'arrière du véhicule et à attacher sa ceinture de sécurité. Un quart d'heure plus tard, nous arrivons à l'intérieur des locaux de la bibliothèque. Quelques personnes s'y trouvent également. Je suis de suite «happée» et frappée par le regard bizarre de tous ces gens qui nous dévisagent. Leur regard est insistant, lourd, difficile à supporter... Catherine ne réagit d'aucune façon et ne semble pas dérangée. Elle ne semble pas s'en apercevoir. En tous cas comme à cet instant mon regard se pose sur Catherine, je me sens tout à coup très mal à l'aise. En effet, je me rends compte que Catherine est vraiment mal coiffée, avec des cheveux très gras. Elle porte des lunettes pleines de traces de doigt et de surcroît, elle n'est pas rasée. Catherine est très poilue... Bref, elle n'est vraiment pas à son avantage...

Mon profond malaise me fait quitter l'endroit au plus vite avec Catherine qui semble se rendre compte de rien, enveloppée par ces regards qui me suivent et qui semblent me suivre encore aujourd'hui. Une prise de recul importante m'a été nécessaire pour d'une part m'avouer les faits, oser l'écrire et enfin reconnaître ma part de responsabilité dans cette mésaventure mais aussi celle de la société. C'est pourquoi il m'a paru nécessaire dans un second temps d'analyser plus précisément ce qui s'est passé en mettant à la lumière les différents enjeux.

II - L'ANALYSE - *Le questionnement*

A. Le regard des autres, l'élément déclencheur

C'est de ce regard dont il s'agit, celui qui m'a dérangé, perturbé, embarrassé, moi l'accompagnatrice d'une personne handicapée. J'ai été confrontée à un regard que je ressentais comme étant celui d'une personne choquée, ahurie, impitoyable... à l'égard d'une simple négligence ? Une simple apparence ? Pourtant le plus important ne me semble pas être uniquement le regard qui moi m'a profondément marquée mais ce que ce regard a suscité au plus profond de moi-même. Car ce regard est bien plus que celui d'une ou de plusieurs personnes, il est celui d'une société tout entière. Il s'agit en fait du regard des uns, les soi-disant « normaux » sur les autres, les « a-normaux ». Qu'est-ce qui est normal ? Qu'est-ce qui est anormal ?

D'après différents dictionnaires consultés¹, le normal est ce qui est conforme à une règle que les faits vérifient approximativement, ce qui se rencontre dans la majorité des cas d'une espèce déterminée, ce qui est conforme à la moyenne des cas, à l'état le plus fréquent, le plus habituel. Toujours d'après un des dictionnaires^{1a} :

« Dans toute société il y a des normes, que la majorité suit et dont s'écarte une minorité (*“les déviants”*). Ces normes ne sont pas fixes et immuables, Elles se transforment avec l'évolution des mœurs...

... Le normal n'est pas l'idéal. L'homme normal dans une société donnée est le citoyen moyen, tel qu'il ressort des statistiques démographiques, sans éclat ni originalité. Certains auteurs font de l'adaptation sociale le critère absolu de normalité. Mais un homme socialement intégré, s'il souffre de l'être, est moins enviable qu'un *“inadapté social”* heureux ».

Peut-être qu'effectivement, vu sous cet angle, le normal n'est pas l'idéal... Catherine, elle, semblait heureuse à la bibliothèque et paraissait bien loin de la gêne ressentie par son éducatrice. Et pourtant c'était bien de Catherine qu'il s'agissait. C'était bien elle qui attirait l'attention, à la fois son apparence négligée mais aussi son handicap. L'ensemble représentant pour les autres, l'a-normal.

1a. *Dictionnaire usuel de psychologie*, Norbert SILLAMY.

b. *Vocabulaire de psychopédagogie*, Robert LAFON.

c. *Pluri-dictionnaire*, LAROUSSE.

Pierre MINAIRE² nous dit à ce propos :

« Le handicap, ou désavantage social pour un individu donné, résulte d'une déficience ou d'une incapacité qui limite ou interdit l'accomplissement d'un rôle normal en rapport avec l'âge, le sexe, les facteurs sociaux et culturels. Ce désavantage se détermine par rapport aux autres, donc par rapport aux valeurs sociales existantes. Le regard que porte la personne valide sur la personne handicapée a par exemple un rôle important dans le déterminisme du handicap ainsi défini ».

Il semblerait qu'un handicap de situation se soit greffé sur l'handicap mental faisant de Catherine une personne étrange, la personne a-normale, le véhicule d'une inquiétante étrangeté. Toujours est-il que ce regard de l'autre, des autres, cache en fait le regard de toute une société.

B. Le regard de la société en général

Aujourd'hui, on assiste véritablement à une normalisation excessive du corps. Les normes établies à cet égard deviennent de plus en plus étroites et il n'y a guère de place pour la différence, ni même peut-être pour l'originalité, à moins que cette dernière devienne une mode pour ensuite devenir un modèle à suivre.

D'après David LE BRETON³ il y a un code culturel des interactions : des rituels qui se traduisent par un mode d'emploi. En fait, il s'agirait d'un code d'usages où le corps doit passer inaperçu. Ce dernier doit dégager une image qui ne surprenne pas ? Il est évident que dans mon anecdote, Catherine ne correspondait pas à cette image attendue de la société qui exige que l'on prenne soin de soi, de son image, de son apparence et que l'on passe plus ou moins inaperçu. De ce fait, Catherine ne pouvait que faire l'objet d'un rejet, d'une incompréhension.

Jean-Luc SIMON⁴ exprime cette idée :

« L'aspect physique et l'image du corps sont les facteurs déterminants qui attirent ou repoussent les interactants lors du premier contact et cet aspect physique prend une importance prépondérante dans notre contexte social où le corps « parfait » nous est vanté et conseillé par des arguments publicitaires de plus en plus insistants ».

2. Pierre MINAIRE « Nouveau regard médical : d'une approche purement diagnostique à une approche situationnelle » dans *Handicaps-Handicapés. Le regard interrogé*, sous la direction de GARDOU Charles, éd. Érès 1991, p. 30.

3. David LE BRETON dans une conférence intitulée : « Handicap et lien social. Les formes banalisées de la violence », E.E.S. 19 mai 1993.

4. Jean-Luc SIMON « Incidences de la visibilité du handicap dans les relations aux individus et aux groupes » dans *Handicaps Handicapés*, éd érès, Toulouse, 1991, p. 221.

Catherine était donc cette personne « anormale » que l'on regarde en tant que personne « qui sort de l'ordinaire »... « contraire à la norme, à la règle, à l'ordre relationnel des choses ou des êtres, non conforme... » autant de mots qui définissent l'anormal d'après le dictionnaire⁵. Il me semblait que l'aspect anormal "dégagé" par Catherine, attirant des regards d'effroi, provenait essentiellement de son visage... Le visage est-il tellement important ; prend-il le pas sur tout le reste, est-il la partie la plus importante de tout le corps ? David LE BRETON⁶ a longuement évoqué le visage comme étant « le haut lieu du corps humain ». Toujours selon lui, le visage implique l'individu... le visage traduit l'affiliation à un groupe... « D'emblée le visage fait sens... » et d'ailleurs « l'individu fait de son visage le foyer de son être... sans lequel il serait réduit à peu de choses ». Et Justement, j'ai l'impression que dans mon histoire, Catherine, au regard des autres était, à ce moment, réduite à peu de choses... La négation de l'homme passerait par celle de son visage. Ce dernier a une valeur symbolique issue d'une construction sociale qui fait que « l'homme est son visage ».⁶

Mais derrière ce visage, il y avait en plus l'handicap de Catherine. Car cela se voit, Catherine n'est pas comme tout le monde. Et même si c'est le visage qui "choque" en premier, le sentiment d'effroi se renforce quand l'attitude, le comportement de Catherine vient encore renforcer ce sentiment. Le regard de l'autre posé sur Catherine devient violence et incompréhension. Le caractère visible a pris le pas sur tout le reste et le handicap est venu confirmer le premier regard. Ce regard qui fait violence, on aimerait pouvoir l'attribuer à une seule personne, à plusieurs ou même à la société toute entière, mais n'existe-t-il pas cependant en chacun d'entre nous ?

III - LE REGARD EN NOUS : *Le rejet de l'anormal*

Bien évidemment, le regard dont j'ai parlé, existe en chaque être humain. Ce dernier, dans sa relation à l'autre, entre dans une dimension interactive. Quand l'autre est une personne handicapée mentale, il est pris dans un système de représentations qui induit ses réactions. Jean-Sébastien MORVAN⁷ nous dit :

«... le handicap ou l'inadaptation, c'est aussi l'idée, le système de représentation que l'on s'en fait ».

5. *Vocabulaire de psychopédagogie*, Robert LAFON.

6. David LE BRETON *op. cit.*

7. Jean Sébastien MORVAN « Représentations et handicaps dans les métiers d'éduquer, d'assister et d'enseigner : le regard questionné » dans *Handicaps-Handicapés*, Toulouse, éd. érès, 1991 p. 163.

D'où l'importance de ces représentations. Qu'est-ce qui est en jeu dans la rencontre avec l'autre différent ? Il est probable que dans la rencontre avec la personne handicapée mentale, quelque chose se passe en nous qui soit de l'ordre d'une remise en question de soi-même.

Françoise de BARBOT⁸ évoque cela quand elle nous dit que :

« L'image que nous renvoie la personne handicapée nous troublera d'autant plus qu'elle sera inconciliable avec l'image narcissiquement investie que nous avons de nous-mêmes. Elle nous angoissera encore davantage lorsqu'elle nous fera pressentir les failles qui sont en nous ».

C'est pourquoi il serait "*plus facile*" de rejeter l'autre, l'autre tellement différent en qui je ne veux et ne peux me reconnaître... Comme s'il fallait que je rejette l'autre pour mieux me protéger moi-même...

Françoise de BARBOT⁹ constate par ailleurs :

« ... il est bien évident que la grande crainte de ceux qui se considèrent comme "*normaux*" est un facteur essentiel de la marginalisation des personnes différentes. Cercle vicieux : plus on a peur, plus on s'éloigne de l'autre, plus on s'éloigne, plus on a peur d'être rejeté si on était ou devenait comme lui ».

Dans ce cas, il devient impossible de se reconnaître soi-même dans l'autre différent, l'autre devient quelqu'un d'étrange, une inquiétante étrangeté comme le définirait FREUD. Notre regard pourrait alors se concevoir comme un moyen de défense vis à vis de ce qui nous dérange, nous agresse peut-être. En tout cas, que le regard se fixe, se retourne, se dérobe ou s'impose, il traduit en fait un malaise indéfinissable face au handicap, à l'inadaptation.

Jean-Luc SIMON¹⁰ va plus loin dans l'analyse et parle de refoulement. En effet il précise :

« La personne handicapée est donc, tout comme les souvenirs douloureux que sa présence tend à réactiver, marginalisée, refoulée et considérée comme devant bénéficier de structures spécialisées. Les personnes stigmatisées subissent le même sort que nous réservons à nos problématiques conflictuelles : le refoulement... ».

Toujours d'après la pensée de l'auteur, l'homme rechercherait l'identique, le même car :

« celui qui sait nous renvoyer une image rassurante de nous même sera celui vers qui nous nous dirigeons le plus facilement ». C'est pourquoi « ...nous fuyons instinctivement la différence... ».

8. Françoise de BARBOT « *Les soignants face au handicap d'un enfant* » dans *Handicaps-Handicapés*, p. 155.

9. Françoise de BARBOT *op. cit.*

Face au handicap, nous sommes déboussolés, perdus, nous ne sommes pas rassurés quand nos yeux nous confrontent au différent. Beaucoup d'exemples tirés de ma pratique professionnelle pourraient illustrer cette fuite des "normaux" quand ils se trouvent sur le chemin des personnes handicapées. Dans mon histoire, Catherine "subit" le même sort, pour elle il n'y a guère que la maison d'accueil spécialisée, un endroit spécialement réservé où la différence trouve sa place, où le stigmate ne dérange plus.

Daniel BRANDEHO¹¹, parle de "La mort sociale" de ces personnes handicapées mentales qui sont exclues de la société. Et c'est là que l'éducateur aurait un rôle prépondérant à jouer. Celui-ci devrait justement éviter que la mise en institution des personnes handicapées mentales signifient leur "mort sociale". Après l'analyse de l'anecdote et grâce à la lumière de quelques données plus théoriques, je me rends compte qu'en ce qui concerne Catherine un handicap d'apparence se soit rajouté au handicap mental. Et si j'ai beaucoup insisté sur le visage, c'est parce que c'est à ce niveau que moi, l'éducatrice, je pouvais intervenir pour améliorer les choses. C'est-à-dire que j'avais un rôle à jouer, au niveau de l'apparence de Catherine, elle-même ne pouvant le faire. Ceci afin que cette dernière se fasse mieux accepter hors des murs de l'institution avec et malgré son handicap.

Le handicap d'apparence a été créé par cette négligence en plus du handicap mental déjà existant. Non seulement Catherine était déjà porteuse d'un handicap difficile à faire accepter par les "normaux" mais en plus, son aspect extérieur n'était pas du tout soigné. Je pense que réellement dans l'histoire relatée, les personnes en question, étaient choquées mais devaient aussi se sentir agressées par une image déroutante.

Dans une dernière partie, je vais tenter de trouver des pistes de réflexion pour qu'à l'avenir je puisse éviter pareille mésaventure. Même si je suis consciente du fait que le handicap mental sera toujours marginalisé, il y a tout de même des moyens qui permettent de rendre la "différence" plus acceptable aux yeux des "normaux".

10. Jean-Luc SIMON, « Incidence de la visibilité du handicap dans les relations aux individus et aux groupes » dans *Handicaps-Handicapés, Le regard interrogé*, p. 219.

11. Daniel BRANDEHO, « Usure dans l'institution. La prise en charge de psychotiques dans une M.A.S. » Rennes, éd. E.N.S.P. 1991.

« Le monde des autres n'est pas un jardin de délices, mais une provocation permanente à la lutte, à l'adaptation et au dépassement, il réintroduit constamment le risque et la souffrance »

MOUNIER E. "Le personnalisme"

IV - LES PISTES DE RÉFLEXION

A. Le rôle de l'éducateur

L'éducateur a un rôle important lorsqu'il s'agit d'emmener les personnes dont il a la charge à l'extérieur de l'institution. Il semblerait qu'il soit en quelque sorte le médiateur, le lien entre l'intérieur et l'extérieur de l'institution. Il peut ainsi donner la possibilité à la personne handicapée d'avoir un minimum de vie sociale "*extra-muros*". Comme il constitue ce lien, il doit veiller à faire respecter certaines règles, certains usages. Et lorsqu'il décide d'aller à l'extérieur avec des personnes handicapées, il doit redoubler de vigilance. Ceci pour favoriser l'acceptation des personnes handicapées et ne pas mettre, au contraire, un frein.

C'est comme si l'éducateur avait le devoir de rendre conforme au modèle celui dont il a la charge, c'est-à-dire lui donner une apparence convenable aux yeux de la société. Pour Jean Sébastien MORVAN¹², le travailleur social est mandaté par la société pour :

« faire en sorte que le moins s'implisse ou que le plus s'efface, en tout cas que tous deux perdent leur visibilité... Ceux qui se trouvent sur le chemin de l'"exposé" (l'handicapé) vont avoir à composer avec cette double contrainte ».

D'où la difficulté d'une tâche qui va en s'accroissant avec la lourdeur du handicap. Plus le handicap est grave plus la mission sera difficile. Jean Sébastien MORVAN poursuit :

« De fait, "*barrière de contact*" de la société en "*effroi*" face à ce qui dépare, dérive, diffère, "*difforme*", l'intervenant social se voit imaginairement institué garant ou restaurateur des tabous fondateurs »...

12. Jean Sébastien MORVAN « Représentations et handicap dans les métiers d'éduquer, d'assister et d'enseigner : le regard questionné » dans *Handicaps-Handicapés*, p. 159.

L'éducateur devient un enjeu important dans l'acceptation des personnes handicapées mentales par la société. Il est celui par lequel le "scandale" arrive. Il est celui qui impose la vue de personnes que la société préfère cacher derrière les murs d'une institution. L'éducateur paraît être en position de savoir, de savoir faire mais aussi de savoir tout court. Et pourtant ce dernier est souvent lui-même démuné face à la lourdeur du handicap. Il essaye de faire au mieux avec les moyens dont il dispose mais en aucun cas il ne possède ce savoir sur l'autre.

Jean Sébastien MORVAN nous éclaire à ce sujet. L'éducateur se retrouve aussi face à :

« la confrontation avec la société (l'interrogeant sur ce qu'il sait du handicap et de l'inadaptation et le plus souvent le confondant face à sa méconnaissance) qui attend de lui des réponses et des certitudes qu'il ne peut, ni ne voudrait donner ; supposé savoir, il se présente séparé du savoir, introduisant à son insu que quelque chose du "savoir" se trouve dans l'écart et la séparation. C'est par ce biais qu'il ouvre et élargit vers les possibles, conduisant progressivement vers le possible ».

Il est rassurant de constater que c'est justement dans le non-savoir, écartant de ce fait le danger de la toute puissance de l'éducateur, que demeure la clé qui ouvre les portes des possibilités. Les possibilités d'une rencontre avec la différence... avec l'autre différent...

Il n'empêche que l'éducateur a une responsabilité quant à l'apparence des personnes dont il s'occupe car ces dernières ne peuvent le faire toutes seules.

Isabelle KUGEL¹³ relève l'importance de l'apparence dans la relation à autrui :

« Le caractère visible me semble être un facteur important dans notre relation à l'autre. S'il ne contient pas en soi l'essence ou la connaissance, il participe néanmoins à l'approche que nous avons de l'autre. Il induit nos réactions ».

Il revient donc à l'éducateur de soigner cette apparence dans son accompagnement de la personne handicapée. Cela semble tellement évident, couler de source et traduit d'ailleurs un minimum de respect à l'égard de la personne handicapée et pourtant..

Pourtant, on évoque encore ces personnes handicapées qui se promènent dehors avec de grosses écharpes en laine et de gros bonnets à pompons alors que plus personne n'en porte... De même, il y a des éducateurs qui partent à la guerre contre les joggings...

13. Isabelle KUGEL dans son mémoire « La différence : une étrange rencontre... » E.E.S. de Strasbourg, juin 1992.

Et pourtant, même si je suis d'accord avec tout cela et que je m'en offusque en "bon éducateur", je ne peux que me rendre à l'évidence : moi aussi, j'ai négligé l'apparence de Catherine et je m'en suis aperçue à l'extérieur de l'institution dans la salle de la bibliothèque et pas même en regardant Catherine mais dans le regard des autres ! Et je crois que c'est là que réside le vrai problème. En effet, j'ai l'impression très désagréable d'avoir manqué de respect à Catherine. Je ne sais pas si Catherine a remarqué quoi que ce soit. Elle semblait simplement heureuse de profiter d'une sortie qui la changeait de son cadre habituel...

Je me suis cependant demandée comment j'ai pu en arriver là. La réponse se dissimule derrière le quotidien, la routine, l'habitude... En effet, j'ai le sentiment qu'en douze années passées avec des personnes très gravement atteintes, je me suis progressivement habituée à l'a-normal. Beaucoup de "choses" qui existent dans le quotidien des institutions ne serait pas accepté à l'extérieur dans le monde des normaux...

Isabelle KUGEL¹⁴ dénonce bien ce danger :

« Si le premier regard se trouve questionné, obligé par le visage de l'autre, si l'inquiétante étrangeté vient tenir en éveil notre conscience, il n'empêche, que nous tous, pouvons être soumis aux dangers de l'habitude ou de la routine. Qu'advient-il si l'autre ne me questionne plus ? Dans la pratique quotidienne, les gestes, les mots, les actes peuvent devenir "machinaux", "techniques" ».

Et j'aimerais rajouter le regard, lui aussi, tout en regardant, ne voit plus ! Mais en principe l'éducateur ne travaille pas complètement seul, il est entouré d'une équipe éducative. Cette dernière partage les mêmes responsabilités, les mêmes devoirs. C'est à elle d'amener l'éducateur "défaillant" à s'interroger sur son travail. En ce qui me concerne ce n'est malheureusement pas l'équipe éducative qui m'a permis de m'interroger... Car dans ma petite histoire, il a fallu que je me confronte au regard extérieur pour me rendre compte que je n'avais pas véritablement regardé Catherine. Et si cette dernière n'était pas à son avantage en début d'après-midi, c'est que l'équipe du matin avait aussi accepté de la laisser dans cet état...

Il est primordial que l'éducateur ainsi que l'ensemble des personnes qui sont amenées à s'occuper de personnes handicapées soient sensibilisés à la nécessité de soigner l'apparence de ces dernières. Il s'agit du respect de l'être humain dans le respect de son corps car comme tout individu, la personne handicapée a besoin de se sentir bien dans son corps, elle a besoin d'en tirer du plaisir, des satisfactions, besoin d'être reconnue et aimée pour ce qu'elle est.

Mais si la société est exigeante vis à vis des éducateurs ainsi que des personnes handicapées, elle n'est pas toujours prête à faire à son tour des efforts...

14. Isabelle KUGEL *op. cit.*

B. Le rôle de la société

Le rôle de la société, c'est le rôle de chacun d'entre nous. Si on veut rencontrer l'autre différent, il faut se résoudre à faire un pas vers l'autre. Nous avons vu que cette rencontre n'est pas sans danger mais cela pouvait aussi être perçu comme une richesse, comme un remède à la stagnation, un remède à l'égoïsme et à l'intolérance. L'indifférence n'est-elle pas pire encore qu'un regard choqué qui tout au moins est affecté... ?

C'est pourquoi, à mon avis, une première condition nécessaire à la rencontre avec la personne handicapée est avant tout la volonté. Il faut vouloir rencontrer l'autre différent pour entrer en relation avec lui. Une grande majorité de gens préfère ne pas voir les personnes handicapées, encore moins les rencontrer pour entrer en relation jusqu'à vouloir ignorer leur existence.

Charles GARDOU¹⁵ relève trois conditions nécessaires à la relation avec les personnes handicapées :

1. Une nouvelle approche de la notion de différence

Charles GARDOU soulève le piège de la revendication d'égalité entre les personnes handicapées et non handicapées car selon lui :

« Les handicapés doivent être perçus avec leur singularité pour que la situation relationnelle dans son objective dureté et ses difficultés extrêmes, retrouve sa positivité potentielle ».

De même il ne s'agit pas non plus de revendiquer le droit à la différence car :

« la radicalisation des différences est un des moteurs des pratiques d'exclusion : on exagère et on pérennise les différences à force de mettre l'accent sur elles... différencier permet seulement, par un étiquetage, de mieux repérer les porteurs de différences, de les cantonner dans une place séparée et de légitimer leur exclusion en les enfermant ».

C'est pourquoi :

« L'identification des différences doit céder le pas à une analyse des relations, des situations, des problèmes et à un échange, car ce n'est qu'en entrant réellement en relation avec l'autre que je lui reconnais une qualité de sujet, comparable à celui que je suis moi-même ».

15. Charles GARDOU « Les uns par les autres : les conditions de la relation aux handicapés » dans *Handicaps-Handicapés* p. 240.

2. La qualité du regard porté sur le handicapé comme exigence de la construction de son identité

“*Les gens nous regardent comme des bêtes*” confie un adolescent handicapé physique. Cette différence de l’autre touche à quelque chose de dramatique au fond de nous. Nous sommes assujettis par des préjugés qui forment de “*véritables barrières mentales*” face à celui qui a un aspect physique ingrat, trop éloigné des canons esthétiques...

Pour aller de l’avant, il faudrait communiquer :

« ce n’est pas seulement parler, c’est mettre en commun et il est une qualité de regard qui en dit plus que les mots ».

Charles GARDOU¹⁶ préconise une approche commune entre soi et l’autre différent qui se traduit par une véritable complémentarité entre soi et l’autre. Ce qui est le plus important est de reconnaître à la personne handicapée une identité en tant que sujet pour que celle-ci soit traitée en tant que sujet et non comme un objet. Cela est d’autant plus important quand on sait que le handicapé,

« est façonné par notre regard, nos attitudes, nos appréciations ».

Ce n’est donc qu’en rentrant réellement en relation avec l’autre que je lui reconnais une qualité de sujet. Mais cette relation est-elle toujours possible ? En tout cas, elle n’est jamais évidente ni simple mais il semble en être de même pour toute relation entre êtres humains même sans la question du handicap. Car :

« On ne peut être pleinement soi qu’avec les autres ; la réalité est que l’homme est un être social et que ses relations sont aussi essentielles pour sa survie que sa compétence à résoudre ses problèmes physiologiques ».

3. L’évacuation des préjugés et stéréotypes qui empêchent la reconnaissance et opacifient la communication

Pour ne pas tomber, piégé, dans un réseau de déterminismes menant à des catégorisations des personnes handicapées :

« La réflexion sur le handicap ne doit ni rester au niveau des phénomènes directement observables, ni se cantonner à une analyse fragmentaire, ni se situer à un niveau normatif... La réflexion sur le handicap induit d’abord un questionnement sur soi : la manière de considérer les personnes handicapées dépend d’une philosophie générale qui détermine également la façon de se regarder soi-même... »,

comprendre l’autre différent,

« c’est d’abord se comprendre soi-même, tenter de s’analyser, conduire une introspection, se reconsidérer et exiger de soi une adaptation ».

16. Charles GARDOU *op. cit.*

Il me semble que tout éducateur devrait se sentir concerné mais également toute personne qui est en relation avec une personne handicapée.

Charles GARDOU¹⁷ précise en concluant que :

« L'essentiel n'est pas tant de connaître les handicapés que de les reconnaître dans leur diversité ».

Selon ces trois conditions, il apparaît que le vrai questionnement serait de l'ordre d'un apprentissage de notre propre étrangeté. En effet, dans la rencontre avec la personne handicapée, chacun d'entre nous porte un autre regard sur lui-même en prenant notamment conscience de sa fragilité d'homme.

Il devient peu à peu clair qu'il ne s'agit pas du rôle de la société mais que c'est une "affaire" individuelle. En effet, jamais personne ne pourra imposer l'acceptation des personnes handicapées à une société toute entière mais il sera toujours possible de "sensibiliser" une personne qui dans son parcours personnel est amenée à rencontrer l'autre différent. Le plus important étant d'avoir un regard neuf, un regard différent sur la différence.

Charles GARDOU¹⁸ :

« transformer notre regard est donc une priorité pour développer, en chaque être, toute la perfection dont il est capable. Mais c'est aussi, surtout et d'abord, changer notre regard intérieur, c'est-à-dire harmoniser notre façon de vivre et de penser dans une unité retrouvée, une tolérance, bref une paix intérieure »

« Être homme, c'est être capable de transfert dans un autre centre de perspective »

Paul RICOEUR

17. Charles GARDOU *op. cit.*

18. Charles GARDOU *op. cit.* p. 254.

CONCLUSION

Je ne pensais pas que l'étude d'un simple regard pouvait déclencher un tel processus de réflexions et de recherches pour une meilleure compréhension.

En mettant clairement par écrit une histoire, en relatant tout d'abord les faits tels qu'ils se sont produits, ensuite en l'analysant à travers un questionnement et enfin en approfondissant la réflexion par des apports théoriques, j'ai essayé de mieux comprendre...

Mieux comprendre une situation mal vécue par une éducatrice. Le fait d'écrire ces pages m'aura certainement permis "d'exorciser" d'une certaine façon une culpabilité qui habitait en moi. Le regard d'autrui, dont j'ai longuement essayé de saisir la portée, m'aura fait prendre conscience de mon propre regard, de mes propres faiblesses...

Le regard reflète notre pensée profonde et semble avoir une double importance. Tout d'abord il délivre un message. Il exprime quelque chose, un sentiment, un désir, une vérité...

Ensuite, son impact est décisif car il appelle ou il pétrifie, il encourage ou il condamne, il intimide ou il donne confiance, il accepte ou il rejette...

Ce regard dont parle Guy de MAUPASSANT :

« Ce regard lourd et vague, ce regard qui semble vous laisser quelque chose sur la peau, une sorte de glu, comme s'il projetait sur les gens un de ces liquides épais dont se servent les pieuvres pour obscurcir l'eau ».

Et ce jour, à la bibliothèque, je recevais un tel regard, « une sorte de glu... un de ces liquides épais... » qui a obscurci mes idées et mes pensées.

Les réflexions que j'ai pu mener tout au long de ce travail m'ont permis de dédramatiser la situation tout en mettant le doigt sur un point capital :

"L'autre doit toujours m'interroger... L'habitude, la routine ne devraient jamais faire oublier cela..."

Et pour terminer, j'aimerais encore une fois citer Françoise de BARBOT¹⁹ :

... « le contact avec le handicap peut-être source d'un profond enrichissement... le handicap nous permet de rencontrer l'autre, rencontre qui ne se fait vraiment que lorsqu'on est capable de se révéler dans sa faiblesse ».

19. Françoise de BARBOT *op. cit.*

BIBLIOGRAPHIE

« Handicaps - Handicapés. Le regard interrogé », sous la direction de **Charles GARDOU**, Toulouse, édition Érès, 1991.

Pierre MINAIRE « Nouveau regard médical : d'une approche purement diagnostique à une approche situationnelle ».

Jean-Luc SIMON « Incidences de la visibilité du handicap dans les relations aux individus et aux groupes ».

Jean-Sébastien MORVAN « Représentations et handicaps dans les métiers d'éduquer, d'assister et d'enseigner : le regard questionné ».

Françoise de BARBOT « Les soignants face au handicap d'un enfant ».

Charles GARDOU « Les uns par les autres : les conditions de la relation aux handicapés ».

David le BRETON dans une conférence intitulée « Handicap et lien social. Les formes banalisées de la violence », École d'éducateurs spécialisés de Strasbourg, 19 mai 1993.

Daniel BRANDEHO « Usure dans l'institution. La prise en charge de psychotiques déficitaires dans une M.A.S », Rennes, édition E.N.S.P. 1991.

Isabelle KUGEL dans son mémoire « La différence : une étrange rencontre... », École d'éducateurs spécialisés de Strasbourg, Juin 92.

